

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard ATHANASIADES

Itinéraire de France de Guérand

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1981, tome 77, p. 279-282

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Itinéraire de France du Guérand

En trois ouvrages, France du Guérand ouvre un chemin.

Le premier, *La Porte ouverte*¹, introduit par Maurice Zundel et Jacques Madaule, rassemble, autour de lettres que Claudel lui adresse, des élans, des questions, des appels.

Cette correspondance fragmentaire s'égrène surtout dans les années du proche avant-guerre, dès novembre 1936, pour se prolonger, par de brefs billets, jusqu'en 1950, moment où l'interlocutrice, selon le mot de Claudel, « trouve le port ».

Apparemment, c'est une partition à une seule voix qui se déchiffre ici, les lettres de France du Guérand n'ayant pas été conservées. Mais la voix unique de Claudel permet le plus souvent de retrouver l'écho perdu. « Il s'agit de parler d'âme à âme », dit à ce propos M. Zundel.

On découvre une certaine maladresse ou du moins une hésitation, une gêne de l'homme robuste devant la jeune femme malade. Mais cette démarche tâtonnante s'accompagne de l'assurance solide du croyant qui cherche, et trouve, dans la Bible, dans sa foi, une réponse à la souffrance humaine :

Le christianisme, c'est la croix. Quelle élection que de ne pas être seulement admis à la regarder, mais à la faire de notre propre substance écartelée ! Cela est si vrai que tout le monde instinctivement regarde vers les souffrants comme vers le crucifix.

(Lettre du 27 novembre 1936)

¹ F. du Guérand : *La Porte ouverte*, Les Presses Monastiques, La Pierre-qui-Vire, 1970.

On découvre aussi, à côté de l'homme de l'éternel, l'homme du quotidien : la guerre, la famille, le père et le grand-père, le théâtre, Brangues.

France du Guérand fait voir des « images » de Paul Claudel, précieuses pour la connaissance plus intime de l'auteur du *Soulier de satin*, images familières également d'un homme vieillissant, bon et rugueux, humble et entier tout à la fois, contrasté, homme de la parole qui frappe et qui entraîne. Mais elle clôt son ouvrage par un « itinéraire » personnel.

C'est la grâce des plus grands, et Claudel est de ceux-là, de faire que d'autres se mettent en marche.

*A l'Ecoute du Silence*² est un hommage à l'abbé Zundel, l'entreprise difficile de faire revivre un être d'effacement et de transparence.

Il apparaît dès 1935 auprès de France du Guérand, hospitalisée à Leysin : « Je le vois encore entrer dans ma chambre. Il marchait un peu comme on danse. Il avait l'air de suivre un rythme intérieur de musique. » L'amitié se prolongera, malgré les absences, pendant quarante ans.

Ce deuxième ouvrage s'ordonne lui aussi autour d'une correspondance : neuf lettres qui rayonnent, qui font voir et entendre un homme irremplaçable, un pauvre de Dieu. « C'est le saint François d'Assise du siècle », dira le Père Sanson. La parole ici est surtout présence, tendresse et compassion.

Quelques témoignages émouvants dirigent le « regard » que porte France du Guérand sur Maurice Zundel. Et je le revois moi-même, et je l'entends, peu après la guerre, à Bex, régulièrement et si fidèle, puis à Saint-Maurice lors d'une retraite, à Lausanne plus tard, cet homme agenouillé et émerveillé.

Quand, dans l'émerveillement de la musique, de l'architecture, de la peinture, de la nature ou de l'amour vous vous sentez délivré de vous-même, votre regard se porte sur la beauté et, tandis que vous vous perdez de

² F. du Guérand : *A l'Ecoute du Silence*, Darantière, Dijon, 1977 - Téqui, Paris, 1979.

vue, vous vous sentez exister avec une plénitude incomparable. Et c'est à ce moment-là, justement, que la vie atteint son sommet, quand, cessant de vous regarder, vous n'êtes plus qu'un regard vers l'autre.

(Deuxième conférence de Londres, février 1964)

Mais il s'agit plus encore d'une écoute et, dans la deuxième moitié de l'ouvrage, la parole est laissée à l'abbé Zundel, sans exégèse (d'autres l'ont fait et le font encore)³ : extraits de conférences, d'homélie et d'articles divers, groupés selon des lignes de force qu'il aimait à suivre.

« Ici, rien n'est dit qui intérieurement n'est entendu », dit Charles du Bos à propos du Poème de la Sainte Liturgie⁴. Voilà le secret de Maurice Zundel, la résonance propre de sa voix.

Itinéraire ? « On remonte par force à son enfance. La mienne m'a laissé au cœur le sens du mystère. En pays breton, on n'est rien devant la mer en tempête », écrit France du Guérand.

*Il fut un temps...*⁵, c'est l'enfance retrouvée ; après l'écoute des autres, l'écoute de soi, la lecture d'un secret.

Une terre d'abord, balayée de vent et battue de mer. Un temps passé, rythmé par les marées et les saisons, par la vie et la mort, temps mesuré par les travaux et les jours. Des lieux aussi, villages bretons serrés autour de l'église de granit, côtes découpées et solitaires retrouvées après les rumeurs de Paris. Des figures enfin, proches ou anonymes, humbles ou célèbres : la mère et la grand-mère, le pêcheur et le sabotier, sœur Félicienne et le père Mahé, Teilhard de Chardin et Yves Nat.

Au bourg voisin, dans l'église au cœur incliné, je mets les fleurs de sang aux pieds d'une vierge bretonne. Ainsi est rempli le souhait du vieil homme.

³ La plus récente étude est celle de l'abbé Marc Donzé : *La pensée théologique de Maurice Zundel, Pauvreté et Libération*, Editions du Tricorne, 1981.

⁴ Maurice Zundel : *Le Poème de la Sainte Liturgie*, Desclée de Brouwer, Paris - Œuvre Saint-Augustin, St-Maurice.

⁵ F. du Guérand : *Il fut un temps...*, Editions Pierre Gauthier, 1980.

Le soir, on vint nous dire que le père Mahé était mort tranquillement. Songeait-il aux pivoinés qui se fanaient dans une petite église endormie ? Et quel sourire céleste avait accueilli ce paysan noble qui s'en venait avec des fleurs — le soir tombé.

Temps révolu, pays perdu, semble-t-il, et la nostalgie monte comme une vague, mais tout est ressaisi par la mémoire, celle du cœur bien sûr. L'enfance se reconstruit, par tableaux juxtaposés : paysage extérieur et paysage intérieur. Le souvenir a recréé la vie d'autrefois avec ses personnages, ses manières, ses rites, sa poésie car « tout était beau et comme sacralisé ». Vie proche de la nature aussi, à fleur de terre et d'eau, vie découverte au hasard d'une escapade, d'un regard, d'une rencontre ou d'une conversation.

Cet hiver breton fut doux, avec des roses au-delà de Noël, des géraniums grimpants tout fleuris en pleine terre, et des tempêtes furieuses qui hurlaient pendant trois jours. On allait voir les vagues monstrueuses qui soufflaient leur écume baveuse. Elles se chevauchaient dans une poursuite incessante et, toutes les sept vagues, il y en avait une plus énorme, qui galopait effroyablement pour s'aplatir dans un fracas de fin du monde.

Ces trois ouvrages, enrichis de lettres manuscrites et de photographies, représentent des images d'une vie. Ils sont surtout trois grands pas, essentiels, un mouvement vers l'intérieur, une remontée vers la source. « Restent les signes, les rencontres, la beauté du monde », dit France du Guérand. Reste alors le message de Claudel, de Maurice Zundel et d'un pardon de Bretagne.

Bernard Athanasiadès